

Etienne
de Montety

La grande
épreuve



Stock
roman

Etienne de Montety

La grande épreuve

roman

Stock

Photographie © Marie-José Jarry
et Jean-Francois Tripelon/TOP/Gamma Rapho

ISBN : 978-2-234-08852-8

© Éditions Stock, 2020

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'Article de la mort, *Gallimard*, 2009

La Route du salut, *Gallimard*, 2013 ; *Folio*, 2016. *Prix des Deux-Magots 2014*

L'Amant noir, *Gallimard*, 2017 ; *Folio*, 2019. *Prix Jean-Freustié 2017*

Histoire

Thierry Maulnier, *Julliard*, 1994 ; *Tempus*, 2013

Salut à Kléber Haedens, *Grasset*, 1996

Honoré d'Estienne d'Orves. Un héros français, *Perrin*, 2001 ; *Tempus*, 2016

Des hommes irréguliers, *Perrin*, 2006 ; *Tempus*, 2015

Recueils

Encore un mot. Billets du *Figaro*, *Points*, 2013

Billets du Figaro. L'actualité au fil des mots, *Points*, 2016

Pour Éric

Sur le point d'expirer, il parla ainsi : « Mieux vaut mourir par la main des hommes, quand on attend la résurrection promise par Dieu, tandis que toi, tu ne connaîtras pas la résurrection pour la vie. »

Deuxième livre
des Martyrs d'Israël 7. 14.

L'un des anciens prit alors la parole et me dit : « Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils et d'où viennent-ils ? » Je lui répondis : « C'est toi qui le sais, mon Seigneur. » Il reprit : « Ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. »

Apocalypse 7. 13.

La place est bordée de platanes, comme les villes du Sud le sont toutes. En son centre, une esplanade blanche, éblouissante sous le soleil de l'été. À midi, elle est déserte mais, en fin de journée, quand l'ombre aura repris ses droits, des boulistes viendront. Ils piétineront autour du bouchon, jaugeront, commenteront et des exclamations retentiront. Sous les arbres au feuillage doré, rendu gris par la poussière, ont été installés des bancs qui, quoique souillés par les pigeons, sont occupés par des petits vieux, par des routards ou des punks à chiens, ou encore par des marcheurs, souvent des pèlerins qui parcourent le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ils sont heureux de trouver un siège où déposer leur fatigue. Sur un côté de la place, des commerces déploient leurs auvents dès les premières heures de la matinée : une boulangerie et une maison de la presse. À la belle saison, le boulanger sort sur le trottoir une roulotte de glacier. Son voisin, un tourniquet de cartes postales représentant des églises romanes ou des ruines antiques. Une partie de l'espace est occupée par un parking ; des horodateurs ont été installés entre les arbres, eux aussi couverts de poussière et de fiente.

Ce n'est pas la place principale de Brandes, la ville en compte d'autres, plus belles, plus prestigieuses. Comment s'appelle-t-elle ? Si l'on avise la plaque apposée sur les maisons qui font le coin des rues, on lit place du Quatre-Septembre, mais tout le monde l'appelle la place de l'Église, à cause de Saint-Michel. Celle-ci est loin d'être un joyau architectural. Ce titre, elle le

laisse à la cathédrale Saint-Hilaire, située dans le centre-ville, et à sa crypte du XIV^e siècle. Ou aux arènes à la sortie de la ville, dont la taille atteste non seulement d'une présence romaine mais d'une cité importante, dans les premiers siècles de notre ère. L'église Saint-Michel date de la fin du XIX^e siècle. Décidée à une époque de regain du catholicisme, quand la France envoyait des missionnaires dans le monde entier, sa construction s'est effectuée sans afféterie, sans recherche architecturale, avec un évident souci d'efficacité : un lieu spacieux, commode d'accès et d'utilisation. À l'évidence, ni l'architecte ni le maçon n'ont joué leur salut dans son édification. Au-dessus d'une nef en pierre blanche, ils ont élevé un clocher parce que c'est le signe de l'Église depuis toujours et que les cloches rythmaient encore la vie des hommes : l'angélus pour rendre grâce, le tocsin pour sonner l'alarme. Des vitraux l'ornent, mais à la différence de ceux du Moyen Âge, ils ne racontent plus le catéchisme ni la vie édifiante du saint du lieu. Ceux de Saint-Michel, constitués de formes géométriques, servent à laisser entrer la lumière, en la colorant, en la tamisant. Alors que la place subit une forte réverbération de la chaleur, ils contribuent à l'impression de fraîcheur qui saisit le visiteur. C'est, avec le calme, l'une de ses vertus qui pourrait pousser les habitants à en franchir le porche. À l'entrée, un panneau est couvert d'annonces hétéroclites, un peu défraîchies par le soleil et les intempéries. Pèlerinage diocésain à Lourdes, appel au denier du culte, publicité pour les vocations sacerdotales représentant un prêtre aux traits de jeune premier, association caritative proclamant : « Transformons la clameur du monde en espérance. »

Pendant la semaine, l'église est ouverte, fréquentée la plupart du temps par des femmes, « mes saintes femmes », comme dit ironiquement le père Tellier, le curé de la paroisse. Elles viennent pieusement fleurir l'autel ou prier la Vierge dont une statue orne le chœur. Une autre, dans le fond et un peu négligée des fidèles, représente saint Michel terrassant le dragon. Seuls les visiteurs attentifs la remarquent et peuvent lire sur son socle cette prière gravée : *Saint Michel Archange,*

défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon, nous le demandons en suppliant. Que Dieu lui fasse sentir son empire. Et toi, Prince de la milice céleste, par la puissance divine repousse en enfer Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour la perte des âmes.

En semaine, la messe est célébrée à 9 heures. Un vendredi d'août à Brandes, les fidèles ne sont pas nombreux. C'est le curé qui officie. Dans quelques jours, il laissera la place à un confrère béninois, un étudiant en théologie à Paris qui assurera les messes et les permanences durant l'été. Georges Tellier est fatigué. Cela fait dix ans qu'il est à Saint-Michel. L'année a été longue, et puis le grand âge gagne. Avec sa chevelure blanche, il ressemble maintenant à un vieux lion. Les ans l'ont courbé mais sa fierté est de marcher sans canne.

« Petit troupeau », songe-t-il en apercevant l'assemblée depuis la sacristie.

Devant lui, cinq religieuses – on les appelle les Petites Sœurs. La plupart sont âgées maintenant, elles vivent dans une cité du quartier, non loin de l'église. Parmi elles, Agnès est la plus jeune, la plus énergique. Côté laïcs, il y a André Mallet et la pimpante Angèle. Tiens, son mari n'est pas là, ce matin. C'est pourtant rare qu'il ne l'accompagne pas.

« Allons, on est au cœur de l'été. Et puis, le 4 août, c'est la Saint-Jean-Marie-Vianney. »

À l'idée de célébrer la messe à la mémoire du curé d'Ars, il se sent ragaillardi, soudain rempli d'une grande joie intérieure.

La place est encore peu fréquentée en cette heure matinale. Le parking est quasi vide. Le scooter qui fait irruption ne se fait pas remarquer pour autant. Peut-être rugit-il un peu trop bruyamment, mais les habitants n'y font plus attention. Tant que le terre-plein ne sert pas d'arène pour des rodéos, comme c'est le cas certaines années... Deux hommes en descendent, garent l'engin, sortent un sac du coffre sous la selle. Ils traversent l'esplanade déserte en se dirigeant vers l'église. Ils cherchent l'entrée. La porte principale, sous le porche, est fermée : elle

n'ouvre que le dimanche pour la grand-messe. En semaine, les fidèles savent qu'il faut passer par le chevet.

L'office est sur le point de se terminer. Le père Tellier vient de ranger le ciboire dans le tabernacle, il a vidé les burettes, nettoyé le calice et les coupes sur l'autel, et s'apprête à gagner la sacristie quand Daoud Berteau et Hicham Boulaïd surgissent. Ils sont vêtus de djellabas.

I

– Maman, est-ce que je suis musulman ?

David et Laure viennent de regarder un épisode de *Homeland*. Depuis plusieurs semaines, ils sont captivés par de lancinantes questions : le sergent Brody a-t-il été retourné pendant sa captivité en Irak ? Et Carrie, est-elle géniale ou dangereusement bipolaire ? La réponse est de moins en moins évidente. Laure a son idée sur le sujet, David la sienne. Ce soir, il a apporté un plateau avec deux verres de jus d'orange, et des fraises Tagada à grignoter, s'est blotti contre sa mère dans le grand canapé du salon encombré de coussins, et a lancé la série qui s'ouvre toujours sur le visage endormi de Carrie, avec cette annonce : « Les forces aériennes et navales des États-Unis ont lancé une série d'attaques contre des bases terroristes... »

David aime ces soirées à la maison avec Laure. Son père, François, est absent, un dîner du Rotary l'a retenu dans un restaurant de la ville.

« Alors, les ados, on a passé une bonne soirée », leur lancera-t-il en rentrant, les voyant lovés l'un contre l'autre : à chaque séance, David redevient l'enfant qu'il était encore quelques années plus tôt, et Laure une fille en chaussettes.

Le générique de fin vient d'apparaître ; saison après saison, le fils et la mère pourraient le réciter par cœur : « Co-producer Karie O'Hara... » Laure hésite à lancer un autre épisode. C'est

tendant, les scénaristes n'ont pas leur pareil pour interrompre leur histoire sur un suspense qui donne envie de visionner aussitôt la suite. Mais elle ne veut pas se coucher tard, elle a un rendez-vous tôt à son cabinet, le lendemain.

– Réponds, maman : est-ce que je suis musulman ?

– Mais quelle idée !

Laure a répondu d'une voix moins calme qu'elle ne l'aurait voulu ; un grand froid l'a envahie. Pourtant, cette question, elle l'attend depuis vingt ans ; elle la redoute. Jamais elle et François n'ont caché à David qu'il avait été adopté. Chaque année, le jour de son arrivée chez les Berteau est fêté comme un anniversaire. Ils gardent précieusement dans une boîte d'un semainier un dossier sur Daoud M. de nationalité française, né à Roubaix en 1996. De père inconnu. La mère, en revanche, s'appelle Salima M. Quinze ans. L'histoire de Daoud est banale : trop jeune, Salima a confié son bébé dès sa naissance à l'Aide sociale à l'enfance. A-t-elle agi à l'insu de ses parents ou poussée par eux ? Qu'importe.

Daoud n'a passé que quelques minutes dans les bras de Salima, il a été aimé, élevé par les Berteau. François et Laure l'ont prénommé David, non qu'ils aient apprécié ce prénom. C'est même le contraire.

– Ça ne fait pas trop juif, non ? avait demandé François, rigolard, à ses amis.

– T'es con. Ginola n'est pas juif. Et David Bowie non plus.

Ils ont simplement traduit Daoud par son équivalent. Pour ménager son identité. Laure, qui a lu des livres de pédiatrie, s'est dit que son enfant serait moins perturbé de s'entendre appeler David après Daoud. Par ce choix, elle a aussi le vague sentiment de respecter l'histoire de cet enfant.

Très tôt, ils lui ont raconté son arrivée dans leur foyer, comme on raconte un conte de fées. Après des années de mariage, puis le recours à un psychologue et plusieurs traitements infructueux, Laure et François Berteau s'étaient résignés à adopter. Devaient-ils se rendre en Colombie, en Corée ? La

mode était à la Russie, nouvellement ouverte. Toutes ces possibilités leur donnaient le vertige. Ils s'étaient rendus à d'innombrables réunions d'information, écoutant les questions posées. Que savait-on des enfants ? Leur hérédité était incertaine. Dans l'assistance, il se disait que les Colombiens étaient violents, que les Russes avaient de l'alcool dans leur ADN. Après plusieurs semaines de tergiversations, les Berteau s'étaient rebiffés : choisit-on un enfant comme une destination chez un voyageur ? *All inclusive* ? Ils avaient refusé ce marché qui ne disait pas son nom et les mettait mal à l'aise, et s'en étaient remis aux services de l'Aide sociale à l'enfance.

– Adopter c'est un acte d'amour total, a expliqué Laure à son entourage ; on ne pose pas de conditions à l'amour. Nous prendrons l'enfant qu'on nous enverra, quel que soit son sexe, quelle que soit son origine.

Entretiens socio-éducatifs, agréments des services départementaux, apparemment, demande d'adoption devant le tribunal de grande instance, ils ont suivi docilement la procédure. Quelques mois plus tard, la jeune femme serrait dans ses bras un petit garçon, attendrie comme toutes les mères du monde. Pour résumer l'histoire de Daoud, les Berteau parleraient de sa mère biologique et de sa mère d'amour.

– Tu es français, David. Tu es né à Roubaix comme ta mère biologique. Mais musulman... Non. Pourquoi musulman ?

Laure n'a jamais réfléchi à ce point. Appartient-on à une religion par hérédité, par tradition, par choix ? David est arrivé à l'âge de dix mois, fêté comme un petit roi. Et les Berteau ont agi avec lui exactement comme ils l'auraient fait pour leur enfant biologique. À la fin de son congé parental, Laure a repris son travail dans le cabinet d'assurances que François et elle possèdent. Elle a alors confié son fils à une première nounou, Malika. Un soir, en rentrant, Laure l'a entendue lui chanter une comptine. En tendant l'oreille, elle s'est rendu compte que les paroles étaient en arabe. Sans qu'elle puisse bien expliquer pourquoi, ce détail lui a déplu. Elle s'est séparée de Malika,

brutalement, sans donner d'explications, et a trouvé une autre nounou pour David, une Philippine nommée Lucia.

David a été baptisé, comme ses parents eux-mêmes l'ont été, dans un réflexe d'héritage et d'enracinement. Les Berteau sont-ils chrétiens ? Un sondeur leur poserait la question, qu'ils hésiteraient... À quoi engage cette affirmation ? Croient-ils en Jésus-Christ mort et ressuscité ? Hum... Ils vont à la messe deux fois par an, à Noël et aux Rameaux, à peine plus. Laure revoit sa mère disposer dans la maison les branches de buis bénies par le prêtre, les glisser sous un crucifix ou une miniature de la Vierge, mue par la conviction que ce geste apportait une bénédiction sur la maison. Ces fêtes sont insérées dans la vie quotidienne, l'enfance, l'amour, la nature. Le baptême pour leur enfant ? Oui, une tradition. Et peut-être plus profondément une superstition : les paroles prononcées sur lui, le geste de l'eau et de l'huile, rien de tout cela ne peut être inutile pour appeler une protection que Laure et François eussent bien été en peine de nommer.

Quand il a eu huit ans, les Berteau ont inscrit David aux scouts de la paroisse voisine. À sa demande : un de ses amis de classe l'y a entraîné. Les récits du lundi relatant les grands jeux en forêt, les feux, la veillée, ont illuminé sa jeune imagination. Ni François ni Laure ne connaissent le scoutisme, sauf par la bande dessinée et le cinéma. Ils ont consenti sans difficulté. Si ça fait plaisir à David. Dès qu'ils ont vu leur garçon en uniforme bleu avec son foulard vert et jaune, ils ont craqué. Le béret lui donnait un air à la fois sérieux et cocasse. Et, le dimanche soir, il revenait de ses sorties crotté, enrhumé et ravi, avec tant de choses à raconter.

– C'est « le Petit Nicolas », disait François, attendri et fier.

Le premier week-end où David a dormi sous la tente, il faisait froid ; la météo annonçait de la pluie en soirée et du gel au petit matin. Laure a eu le cœur serré, mais n'a rien dit. Toute remarque aurait agacé François :

– Il faut qu'il s'endurcisse un peu...

L'engagement de leur fils aux scouts a rapproché les Berteau de la paroisse de leur quartier. Ils l'accompagnent à la messe et trouvent la communauté chrétienne sympathique. Des pots de l'amitié ponctuent souvent les cérémonies, pour l'accueil des nouveaux, le lancement du catéchisme, la fin de l'année, la galette des Rois. « Nous sommes une religion de l'incarnation », dit gaiement le curé, en invitant les paroissiens à ces agapes. Ces apéritifs ont lieu dans la cour, s'il fait beau, ou dans une grande salle attenante à l'église. Ils y retrouvent des voisins, des amis. Cette fréquentation n'est pas pour les Berteau le gage d'une grande foi en Dieu, celle contenue dans le Credo qu'ils murmurent machinalement pendant la messe, mais elle est cohérente avec leur vie du moment. Elle leur a même rapporté des clients, parmi les paroissiens.

– *Good deal*, a commenté François.

Un jour, David a arrêté les scouts. Quinze ans, il avait passé l'âge, pensait-il. À sa demande, ses parents l'ont inscrit au rugby. C'est sa nouvelle passion. Les entraînements ont lieu le mercredi matin et les matchs le dimanche, à l'heure de la messe. François accompagne donc David, notamment lors des déplacements dans le département. Un temps, Laure a continué de fréquenter la paroisse, sans ceux qu'elle appelle « mes hommes », et puis elle a renoncé ; elle profite désormais de ce qu'elle est seule pour avancer à la maison des dossiers urgents rapportés du cabinet.

Sur le terrain, la vitesse de pointe de David fait merveille. Il joue à l'aile. Quand il est lancé personne ne peut l'arrêter, il n'a pas son pareil pour percer les lignes adverses, zigzaguer, feinter, raffûter et sa course s'achève souvent dans l'en-but adverse. Grand, mince, c'est un feu follet. S'il continue comme ça, l'entraîneur le dit, il pourra intégrer l'équipe première du RC Brandes qui joue en Fédérale 2.

En grandissant, David est devenu un beau garçon, soucieux de son apparence. On le prend souvent pour un Italien.

– Quelle différence ? C'est la Méditerranée, se dit Laure.

En ville, un patron de pizzeria, ami des Berteau, engage comme extras des serveurs marocains qu'il appelle Marco ou Enzo devant les clients ; ceux-ci n'y voient que du feu, en entendant les garçons vanter la Margherita ou la Napolitaine avec un accent de série télévisée. Imperturbable, il explique :

– Si de vrais Italiens débarquent, là c'est moi qui m'en occupe.